Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: 32 (1986)

Heft: 9

Rubrik: Les arts

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

les arts

Edmond Leuba

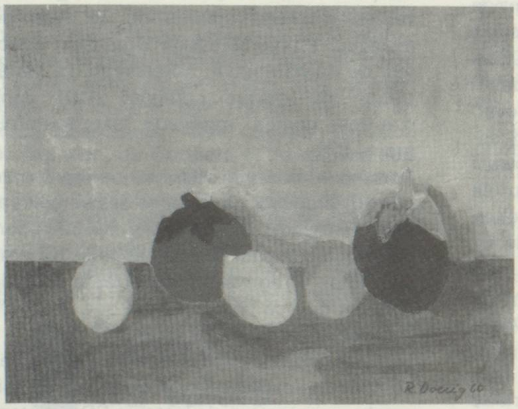
Georges SCHNEIDER

L'on ne connaît que trop le douloureux dilemme de l'art religieux où, d'une part, la foi réelle et profonde du créateur n'est pas étayée par des dons artistiques équivalents et de l'autre, où le sentiment mystique se perd à travers les prouesses virtuoses de l'artiste. Il faut remonter aux primitifs pour trouver l'équilibre le plus parfait ; le meilleur Raphaël n'est pas celui de ses Vierges, ni le meilleur Poussin ni le meilleur Delacroix celui de leurs œuvres inspirées des deux Testaments. Quant à l'art Saint-Sulpicien, on en sait les méfaits.

C'est donc une bienheureuse surprise de voir des artistes contemporains affronter ce problème. Rouault avait peut-être montré la voie, dans le tableau de chevalet ; de nos jours les peintures de Bertholle, les vitraux de Bazaine et de Manessier prouvent qu'on peut en trouver brillamment la solution.

Les sculptures que vient de créer G. Schneider pour orner la chapelle Mansart de l'église Saint-Séverin s'inscrivent dans cette lignée et joignent aux dons évidents de l'artiste un mysticisme latent plus secret, aussi bien dans le grand Christ en croix qui surplombe que dans les quatre reliefs qui ornent les faces de l'autel (La marche au désert, Le buisson ardent, La traversée de la mer et La Jérusalem nouvelle) l'échelle de Jacob du tabernacle et les ornements floraux du lutrin. A la croisée du bas et du haut relief, ces bronzes fouillés à des profondeurs diverses et à des degrés de figuration variés ont toujours un caractère de grande noblesse et une musicalité sous-jacente évidente. Elles équilibrent parfaitement, quoique avec plus de discrétion, les éclatants vitraux de Bazaine qui illuminent le chœur.

Roswitha DOERIG



Appenzelloise d'origine, épouse d'un architecte français ayant domicile à Paris sur la terre et sur l'onde, ce peintre vient d'exposer à la petite galerie « Les Mariannes », rue Campagne-Première un choix de ses œuvres récentes. Les unes accrochées en cimaise, les autres malheureusement en porte-feuille. Ce sont pour la plupart des aquarelles, quelques lavis et dessins en plus et une grande composition à l'huile.

Nullement troublée par les modes épisodiques aussitôt mortes que nées, R. Doerig, pourvue d'une solide formation acquise à l'Ecole des Beaux-Arts du quai Malaquais, s'écarte avec une extrême liberté de l'objet proposé (fleurs et fruits surtout) qu'elle peint d'une palette impressionniste, avec une joie de vivre et souvent un humour communicatifs.

Outre les natures mortes, les figures sont remarquablement exécutées et abouties car sa connaissance approfondie de la construction du visage lui permet une distanciation exempte de toute gratuité.

Ce n'est pas de la nouvelle figuration ; il n'y a là aucune emphase métaphysique ; c'est seulement de la bonne peinture servie par un tempérament riche et fantaisiste.

Anne ROTHSCHILD

Née à New-York en 43, porteuse de la double-nationalité belge et suisse, ayant fait des études exhaustives de lettres et d'histoire de l'art en Sorbonne, puis étudié la sculpture à l'école des Beaux-Arts de Genève, cette jeune artiste a choisi de s'exprimer par la gravure et la poésie, souvent juxtaposées, illustrant ses propres poèmes par des aquatintes en noir et blanc. Ce qui nous vaut de très beaux recueils comme « L'An prochain à Jérusalem » publié par les Editions du Vernay en 79 ou « Sept branches sept jours » sorti à l'Age d'homme en 83.

Ses thèmes d'actuelle prédilection sont, d'une part, le désert, son immensité ardente et stérile et de l'autre, des figures de prophètes tirées de l'Ancien Testament qu'elle traite dans un style monumental et michelangesque ne trahissant pas leur dimension religieuse.

Sa technique de l'aquatinte est extrêmement personnelle et atteint à des fondus proches de ceux de la manière noire. C'est d'un très beau métier.

Les huiles érotisantes sont moins directement accessibles mais peut-être que les interférences avec les poèmes seraient révélatrices. Le tout est exposé à la galerie M. Broutta, rue des Bergers.

Fernand DUBUIS

Ayant pris ses distances avec la capitale et son parisianisme et porté ses pénates dans le Perche, à proximité de la petite cité de Bellème, le grand peintre valaisan expose plus fréquemment dans l'Orne (Musée d'Alençon ou Mortagne) que sur les bords de la Seine. Aussi est-ce une véritable aubaine quand on en voit une résurgence à Paris. Le modeste accrochage-échantillonage de la rue Guénégaud donnait l'envie d'en voir plus mais quelle joie de retrouver de superbes toiles anciennes aux tonalités assourdies et dramatiques menant progressivement aux plus récentes, éclatantes de couleurs. Il y a là une véritable marche vers la couleur et tous les plans qui furent jadis suggérés par l'ombre et la lumière le sont maintenant par le ton pur. C'est un réel phénomène d'ascèse et qui correspond à un dépouillement chez l'artiste qui élague toutes les branches adventives au profit du seul tronc.

Mort à Paris du peintre abstrait d'origine suisse Gérard SCHNEIDER

Gérard Schneider, peintre abstrait français d'origine suisse, grand prix national des Arts en 1975, est mort à Paris d'une embolie pulmonaire à l'âge de 90 ans.

Né le 28 avril 1896 à Sainte-Croix dans le canton de Vaud, en Suisse, Gérard Schneider est arrivé à 20 ans à Paris pour s'inscrire à l'Ecole Nationale des Arts Décoratifs, deux ans plus tard il entrait à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts. Il a acquis la nationalité française en 1948.

Marqué au début par le fauvisme, il a réalisé vers 1936 des compositions murales très dépouillées qui annonçaient son futur engagement dans la voie abstraite. Après la 2e guerre mondiale, il fut l'un des premiers à pratiquer un art résolument non figuratif.

Opposé à l'abstraction géométrique, peintre puissant et fougueux, Gérard Schneider a été avec Hartung et Soulages un peintre gestuel qui a fortement influencé l'abstraction lyrique et l'action-painting.

Ecartant toute référence au monde visible, Schneider a pratiqué une peinture tumultueuse faite de coulées, de larges mouvements lyriques avec des noirs et des bleux profonds.

De plus en plus libre, cette peinture n'a pas été marquée par l'âge. C'est lentement que Schneider a imposé sa personnalité et a été définitivement reconnu comme l'un des artistes majeurs de l'abstraction en France.

Après le musée d'Art et d'Histoire de Neuchâtel, le musée d'Art Contemporain de Dunkerque lui avait consacré en 1983 une grande rétrospective qui avait été l'occasion de lui rendre un hommage unanime. E.L.

Un artiste suisse de Paris

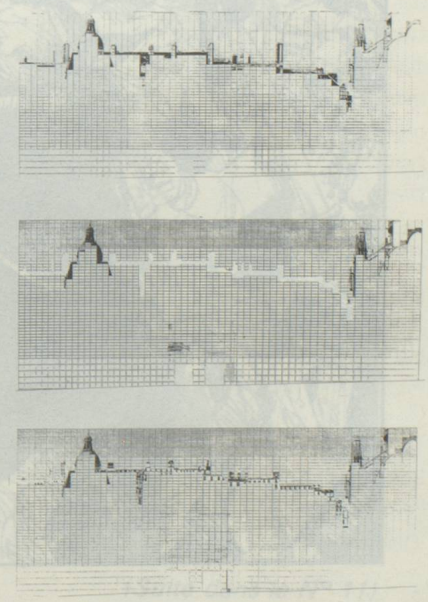
De la sculpture à l'espace architectural : l'itinéraire de Pierre-Martin Jacot

Sculpteur, plasticien, graphiste, Pierre-Martin Jacot est un Suisse de Paris sur qui les projecteurs de l'actualité vont bientôt faire plein feu. A l'occasion de l'inauguration de l'Institut du Monde Arabe, prévue pour cet automne, le grand public découvrira la façade sur Seine de cet extraordinaire édifice que les connaisseurs saluent déjà comme l'une des réussites incontestables - et abouties ! - des « grands projets présidentiels ». La conception de cette façade, originale dans son propos architectural comme dans sa réalisation technique, est de Pierre-Martin Jacot.

Mais ce quadragénaire a peu de goût pour la publicité, il ne soigne pas ses relations publiques, il ne fréquente pas les lieux où l'on s'affiche. Taciturne et d'aspect hirsute, il évoque un peu l'homme des bois de Bâle-Campagne dont il est originaire. (Il a d'ailleurs été professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Bâle). Mais, intérieurement son imagination bouillonne. Ses créations étonnent par leur diversité et leur manière de faire surgir la forme des suggestions offertes par les matériaux, surtout s'ils sont nouveaux ou délaissés par le grand courant des artistes. Sculpteur, il s'est d'abord tourné vers la grande sculpture en bois, qui lui a posé d'emblée un problème pratique : ces sculptures de plein air de grandes dimensions, il fallait les protéger par des vernis. Il découvre alors les revêtements plastiques et leur gamme de couleurs. Du coup, il s'initie aux techniques du moulage. Curieux renversement de situation. La forme primaire en bois - le moule - devient le support du revêtement synthétique, appelé à prendre son autonomie et à être multiplié à volonté.

De l'unique en bois, Pierre-Martin Jacot passe à la dialectique du prototype et du multiple en plastique.

Dans la décennie 70, il s'oriente vers la sculpture modulaire et modulable, c'est à dire composée d'un nombre restreint d'éléments de série (à l'instar de la nature qui compose des variétés en ordre indéfini à partir des motifs de la feuille, du rameau ou de l'embranchement) et aptes à être assemblés selon différents principes structurant horizontaux et verticaux. Ce dynamisme spatial devait naturellement l'amener à collaborer avec des architectes. En 1978, il intervient « au titre du 1 % » sur le CES d'Antony, une architecture qui fait mouche de Jean Nouvel et de ses collaborateurs, toute en audaces, surprises et clins d'œil. Les inventions plastiques et graphiques de Pierre-Martin Jacot y développent un système parallèle à l'architecture. Désormais, il participe à l'aventure des grands concours avec l'équipe Jean Nouvel - Pierre Soria - Gilbert Lezènes. Avec eux il gagne la consultation pour l'Institut du Monde Arabe.

Pour la façade sur Seine de ce bâtiment, courbe et convexe, il a joué avec la transparence et le reflet de la ville. A ce « store vénitien de 60 mètres » il a intégré une image synthétique et symbolique de Paris, composée sur trame après analyse numérique par ordinateur de photos de la ville. Ces images ont été ensuite reportées par sérigraphie sur les trois plans superposés (notre photo) d'un verre triple, selon un procédé original (développé par Boussois). 550 volumes ainsi traités composent cette façade qui prend déjà date dans l'architecture contemporaine.

Michel Ellenberger